

Social-sodomie ?

Pour un discours de la nouvelle servitude volontaire

LES TERRITOIRES du pouvoir continuent de se transformer chaque jour que se développe la dynamique de la mondialisation, figure de proue du néolibéralisme conquérant. Dans les règles de l'art de la disparition, comprendre le passage et les rouages d'un pouvoir « molaire » à un pouvoir « moléculaire » demeure une entreprise salutaire. Certaines réflexions récentes sur la logique et le fonctionnement actuels des champs ou des appareils d'État (idéologiques et répressifs) témoignent d'une nécessité heuristique face aux formes concrètes de la techno-misère.



Thierry RIFFIS,
...ooohyesss !, 2001.

Mais, à propos de la puissance : qu'en est-il de la territorialité de la puissance et de l'impuissance ? Qu'en est-il des limites entre production désirante et production sociale ou scientifique ? Qu'en est-il du principe de plaisir face au principe de réalité ? Qu'en est-il du corps charnel face à l'évanescence du cyberspace ? Qu'en est-il du progrès de l'humanité face au nihilisme du social ? C'est bien souvent là que les plumes se cassent, mollissent, ou se résignent à l'indifférence convenue ou à la collaboration stratégique. Pourtant, il s'agirait, soucieux d'une radicalité sans faille, d'aller au plus profond d'un réalisme critique qui identifierait les effets des structures pour en rectifier ou détruire les causes. Car le constat adornien paraît désormais s'imposer : tout se transforme, et pourtant, rien ne semble changer.

Que l'on se réfère aux colères d'Étienne de La Boétie ou de Wilhelm Reich à l'égard de l'attitude servile des petits hommes face aux tyrans, ou à la peur de la liberté décrite par Erich Fromm, une attitude théorique critique, trop longtemps refoulée par les orthodoxies mécanistes et mystiques, n'a que peu à voir avec la défense d'un nouvel esprit du capitalisme. A contrario, nous préférons, non sans humour et provocation, parler de social-sodomie, c'est-à-dire, en reprenant au pied de la lettre la métaphore populaire, du désir de se faire « enculer par le socius », selon l'expression de Gilles Deleuze et Félix Guattari.

L'analogie du concept avec celui de social-démocratie n'échappera pas à ceux qui, comme nous, souhaitent considérer les nouvelles formes de servitudes volontaires au sein de la situation politique de pays dirigés par des membres de l'Internationale socialiste. Comme le souligne Pierre Bourdieu : « La force [du] néolibéralisme est qu'il est mis en application, au moins en Europe, par des gens qui s'appellent socialistes. Que ce soit Schröder, que ce soit Blair, que ce soit Jospin, ce sont des gens qui invoquent le socialisme pour faire du néo-libéralisme. »

En toile de fond, c'est la dimension du désir qui permet de donner au terme « volontaire » toute sa substantialité dialectique. Le désir, et surtout son articulation avec les fondements de toute production désirante d'une critique radicale : le refus de la domination, de la barbarie et des totalitarismes ; le rejet de l'aliénation, de la réification et du fétichisme de la marchandise ; la lutte contre les appareils idéologiques et répressifs d'État... Ces concepts, défigurés et réifiés par une

extrême gauche cachectique, se heurtent aujourd'hui aux formes néo-libérales de ce que Jürgen Habermas nomme « la nouvelle intimité entre politique et culture ». Nous ne manquerons pas de détourner la phrase de Bourdieu pour la retourner sur quelques nouveaux actes et recherches scientifiques : la force du néo-conformisme théorique est qu'il est mis en application par des gens qui s'appellent théoriciens critiques. Malgré cela, les perspectives négatives reprendraient sans doute de la vigueur dans le cadre de pratiques théoriques qui allieraient rencontres métathéoriques et analyses concrètes de situations concrètes. De nombreuses pistes complémentaristes ou multiréférentialistes sont trop peu explorées face à l'émergence de machines protéiformes, calculées et calculantes, systèmes de reproduction, de production, ou de consommation de désirs codés, surcodés, mais aussi décodés dans le cadre de ce que Deleuze et Guattari nommaient une « axiomatique comptable encore plus répressive ». Le « techno-capital » dont parle Douglas Kellner offre sans doute un environnement propice à des relations sociales sadomasochistes complexes qu'il ne suffit plus de scotomiser, refouler ou sublimer. Surtout que, comme ironisaient Deleuze et Guattari, la sublimation ne nous sortira pas de la merde.

Fixées au stade anal, les sociétés capitalistes modernes errent selon une double contrainte de l'autoérotisme naïf de pulsions masochistes anales et de pulsions sadiques qui rendent le corps de l'Autre simple objet (fétichisme du corps marchandise). Ce processus de mystification-mythification-illusionnisme freine concrètement tout saut qualitatif vers ce que Adorno pouvait attendre, avec pessimisme, d'un Futur alternatif III où autonomie personnelle et solidarité universelle seraient compatibles. En inhumant les pulsions de vie, les déjections malades de nos passions de détruire ont creusé le sillon du paradigme de la survie, nouvelle richesse d'une conceptualisation fin-de-siècle.

L'histoire se répète deux fois, dit Marx, la première fois comme tragédie, la seconde comme farce. Comment alors, ne pas laisser le dernier mot à celui qui nous impose nos questions premières : « Il n'est pas croyable comme le peuple, dès lors qu'il est assujéti, tombe si soudain en un tel et si profond oubli de la liberté, qu'il n'est pas possible qu'il se réveille pour la ravoïr, servant si franchement et tant volontiers qu'on dirait, à le voir, qu'il a non pas perdu sa liberté, mais gagné sa servitude. Il est vrai qu'au commencement on sert contraint et vaincu par la force, mais ceux qui viennent après servent sans regret et font volontiers ce que leurs devanciers avaient fait par contrainte. » (Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*.)

Fabien OLLIER et Henri VAUGRAND,
février 2000-mars 2001



Thierry RIFFIS,
Je suis perdu sans ma chaîne, 2001.